Aux champs

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 92

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-249048

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

le fleuve avec sa source, la fleur avec sa tige, qu'on vienne à l'arracher du cœur de l'homme, qu'on vienne à le dépouiller de ces grandes lumières qui orientent sa vie, qu'on vienne à lui ravir ces immortelles espérances qui l'illuminent, la soutiennent et la consolent, qu'on vienne enfin de proche en proche à faire la nuit de ces sublimes enseignements sur la société humaine, et fatalement par la force inéluctable des choses cette société retombera dans une effroyable barbarie où les admirables progrès matériels de nos jours, ne serviront plus pour le grand malheur des pauvres humains, qu'à mettre entre les mains de cette barbarie savante de nouvelles, de prodigieuses, d'immenses forces d'opression, d'asservissement et de destruction.

G. MARTIN

curé de Pleigne.

Aux champs

Nous ne causerons, aujourd'hui, amis lecteurs, que d'une chose bien importante à la campagne, bien que les citadins ne la prisent guère : je veux parler du fumier.

Le fumier ! se doutent-ils, tant de beaux esprits et de fières dames, que c'est ce vilain ingrédient qui fait si bien pousser, avec les *belles* asperges et les fraises aux tons chauds, tant de bons légumes qui se savourent au restaurant ou en famille ?

C'est la saison de parler du fumier.

Le fumier a une importance capitale en agriculture, non seulement en raison de la valeur qu'il représente, mais aussi parce qu'il apporte à la terre des matières organiques dont la présence est nécessaire pour maintenir sa fertilité. Les engrais chimiques sont des auxiliaires très précieux, mais ils ne peuvent pas remplacer le fumier d'une manière continue dans la pratique courante.

Dès lors que l'on opère sur de très grandes quantités, les soins apportés à la préparation et à l'emploi du fumier se traduisent par un gros chiffre de profit, tandis que la négligeance se traduit par des pertes importantes : on peut tenir pour certain que chaque année en France une somme considérable est perdue par suite du défaut de soins apportés à la préparation du fumier.

Rien n'est plus facile que de démontrer jusqu'à l'évidence l'efficacité des engrais chimiques ; il suffit d'en répandre une quantité convenable sur quelques ares ou même sur quelques mètres carrés ; le résultat est visible à l'œil. Rien au contraire n'est plus difficile que rendre visible l'avantage qui résulte de soins intelligents donnés au fumier ; ces soins demandent un surcroît de travail et le cultivateur, ne voyant pas d'une façon indiscutable l'avantage qu'il en retirera, persiste dans ses vieilles habitudes. Ce n'est pas une raison pour se décourager : il faut être patient et redire les enseignements de la science plutôt quatre fois qu'une ; il se trouvera bien un jour quelques cultivateurs plus instruits ou plus intelligents que les autres qui se décideront à les mettre en pratique.

M. Dehérain, membre de l'académie des sciences, a fait de nombreuses et patientes recherches relativement aux pertes d'azote que subissent les fumiers depuis le moment où ils se forment à l'étable jusqu'à celui où ils sont enfouis en terre par la charrue. Tant que le fumier reste à l'étable, sous les pieds du bétail, il éprouve des pertes importantes d'azote, soit sous forme d'ammoniaque, soit sous forme d'azote libre à l'état gazeux : voilà un fait qui n'était que très imparfaitement connu et que les expériences de M. Dehérain ont démontré. De là il résulte que l'absence d'odeur ammoniacale ne prouve pas, comme on était porté à le croire, qu'il n'y a pas perte d'azote. La conclusion pratique est que l'on doit enlever le fumier des étables le plus souvent possible.

La place à fumier doit être une aire imperméable, disposée de manière à recueillir le liquide qui s'écoule et à écarter les eaux pluviales provenant de l'égout des toits ou des ruisseaux des chemins. Le fumier doit être réparti en couches d'épaisseur égale sur toute la surface et régulièrement tassées ; on ne doit pas se borner à décharger des civerées de fumier les unes à côté des autres, sauf à égaliser un peu la surface. En opérant ainsi on a un tassement très inégal et par conséquent une fermentation irrégulière. Il faut se donner la peine de reprendre à la fourche tout le fumier à mesure qu'il est amené par les civières, afin de le disposer convenablement. Le tas de fumier doit présenter une surface aussi restreinte que possible et n'occuper qu'une partie, le quart tout au plus, de la place à fumier. Quand ce tas est arrivé à une hauteur qui rend le service incommode, c'est-à-dire à 2 mètres ou mieux 2 m. 50, on commence à côté un autre tas de fumier.

Les tas de fumier doivent être arrosés de temps à autre, plus fréquemment en été, avec les urines des animaux et, en cas d'insuffisance des urines, avec de l'eau, de manière à le maintenir dans un état d'humidité convenable et à éviter qu'il prenne le blanc.

Tels sont en résumé les préceptes formulés par les praticiens les plus habiles et les plus instruits, et confirmés par les expériences scientifiques. Il reste néanmoins encore quelques points obscurs au sujet desquels les expériences entreprises par M. Dehérain ne sont pas encore terminées.

Quand convient-il de conduire le fumier dans les champs ? Certains agronomes conseillent de le conduire immédiatement au sortir de l'étable. Il est certain que par ce moyen on éviterait les pertes qui se produisent sur la place à fumier ; mais on n'a pas toujours des champs disponibles pour recevoir le fumier : en été les terres sont ensemencées, en hiver les terres sont souvent trop humides pour permettre d'y faire des charrois et des labours. D'un autre côté les fumiers très pailleux, tels qu'ils sortent de l'étable, sont très incommodes à enterrer : tous ceux qui ont manié la charrue en savent quelque chose. En outre la fumure avec un fumier pailleux est toujours inégale ; sur un point l'on n'a que de la paille et sur un autre beaucoup de matières fécales avec un peu de paille ; le volume est à peu près égal, mais il y a une grande différence de poids et de qualité. Mieux vaut s'exposer à quelques pertes et laisser le fumier en forme pendant un temps suffisant pour que la paille soit désagrégé.

Le fumier étant conduit aux champs, est déchargé par petits tas ou fumerons afin de rendre plus facile son épandage à la fourche. Il faut le laisser dans cet état le moins longtemps possible. On s'est demandé s'il convient de laisser le fumier en fumerons et de ne l'étendre qu'au moment même où l'on va labourer ou si au contraire il vaut mieux l'étendre aussitôt qu'il est charroyé. Je crois que la question doit être résolue par une distinction ; en automne ou en hiver, et même au printemps ou en été quand la pluie menace, il vaut mieux étendre le fumier immédiatement. Si le temps est beau on labourera dès le lendemain et la perte sera insignifiante ; si le temps se met à la pluie, le fumier sera lavé, ce qu'il contient de matières solubles sera entraîné dans la terre et la partie insoluble restée à la surface perdra peu de chose en attendant le labour qui ne tardera pas à être fait. Au printemps ou en été, quand il n'y a pas de probabilité de pluie, il est préférable de laisser le fumier en fumerons et de ne l'étendre qu'au moment même où l'on va labourer ; la raison en est que l'on n'a pas à craindre le lavage des fumerons par la pluie, mais l'évaporation de l'ammoniaque qui est d'autant plus grande que la surface exposée à l'air est plus considérable.

Quelquefois on répand le fumier sur un terrain déjà ensemencé, sur un blé, sur un trèfle, sur un pré, et il est clair que dans ce cas le fumier ne peut pas être enterré du tout ; c'est ce que l'on appelle fumer en couverture. M. Dehérain blâme cette pratique et fait observer avec raison que, si l'on veut donner un supplément de fumure à un terrain ensemencé, il vaut beaucoup mieux employer pour cela des engrais chimiques que du fumier.

Le commerce extérieur de la Suisse en 1898

Le commerce extérieur de la Suise en 1898 a été très prospère, dit le rapport du bureau de statistique commerciale du département fédéral des douanes. La guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis, contre toute attente, n'a nullement port épréjudice aux exportations ; si l'on constate une légère diminution du trafic avec l'Espagne, l'exportation aux Etats-Unis a subi, par contre une augmentation considérable.

On constate pour toutes les grandes industries, sauf celle des cotons, un progrès sur l'année précédente et une augmentation de l'exportation. Les soieries, en particulier les étoffes, ont été demandées en quantités considérables et à de bons prix : les broderies de St-Gall ont eu également une bonne année.

L'industrie horlogère a vu son exportation dépasser encore le maximum qui avait été atteint l'an dernier et les machines ont trouvé de nombreux débouchés. Seule, l'industrie des cotons au sens restreint, le filage, le tissage avec la teinture et l'impression des étoffes, sont toujours dans une situation précaire.

— Eh ! parce que tu as la figure et les mains d'une fille de la ville, qui n'a pas été à l'ouvrage des champs.

— C'est vrai ; je faisais de la couture pour les dames nobles.

— Ça doit te paraître plus difficile et plus pénible, l'ouvrage d'ici.

— Oui ; mais, quand il le faut, on se fait à tout.

— Et... pourquoi es-tu venue ici ?

— On a chassé les religieuses ; je me trouvais sans asile ; les Bleus occupaient la ville, il y a eu des combats sanglants, et ma tante Fauchard a pensé que je serais mieux, à mon âge, près d'elle, et que je l'aiderais aux ouvrages de la métairie.

— Elle a eu raison ! Mais... Ils ne t'ont jamais « parlé », les Bleus ? cria soudain Pierre avec un emportement de jalousie, en levant les poings vers un ennemi imaginaire.

— Mais non, mais non, répondit la marquise, réprimant un sourire.

Ah ! vois-tu, Victorine, si jamais ils venaient jusqu'ici... s'ils osaient te parler, je serais là, Victorine !...

(La suite prochainement).